

“Saint-père, c'est avec justice que votre gouvernement a condamné ce malheureux au supplice ; mais je sais que Votre Sainteté ne veut pas la mort de son âme, et j'ai espéré que votre miséricorde voudrait bien lui accorder un jour de délai, pour lui laisser le temps de revenir à Dieu.

— Mon fils, je vous remercie d'avoir agi ainsi. Je vous accorde un jour et même plusieurs, s'il est nécessaire.”

Nicolas V écrivit aussitôt l'ordre de suspendre l'exécution et le donna au Beato, qui, tout joyeux, lui demanda la permission de se retirer sans finir son repas. Il l'obtint, et quitta à la hâte le Vatican. Après avoir traversé le pont Saint-Ange, il fut bien tenté de s'arrêter à la prison de Tor di Nona ; mais il crut qu'il était de son devoir de revenir au couvent, où l'on devait être surpris de ne l'avoir pas vu de retour pour le repas du midi. Quand il entra dans le cloître de Sainte-Marie-sur-Minerve, les frères avaient quitté le réfectoire, et le prieur donna pour pénitence au religieux retardataire de se mettre à genoux, et de manger son repas dans cette posture. Le Beato, sans dire un mot pour s'excuser, s'agenouilla et fit signe seulement qu'il ne voulait pas manger. Le prieur alors lui ordonna d'expliquer les motifs de son retard.

— Mon père, dit-il je suis coupable, *mea culpa*. Sa Sainteté a voulu me faire dîner avec Elle, et Elle m'a obligé à manger de la viande sans votre permission.

Le prieur admira l'obéissance et la simplicité du bienheureux, mais ne lui en témoigna rien pour ne pas blesser son humilité. L'habitude de l'obéissance lui était si naturelle, qu'il ne voulait recevoir de commandes pour son art que par l'intermédiaire de son supérieur

spirituel, et lorsqu'on venait lui demander un travail, il répondait simplement qu'il fallait en convenir avec le Père prieur, et qu'il ferait tout ce qui lui serait ordonné. Il refusait de stipuler un prix pour ses œuvres, et distribuait aux malheureux la totalité des sommes qu'elles lui rapportaient. Il aimait les pauvres pendant sa vie, dit Vasari, “aussi tendrement que son âme peut aimer aujourd'hui le ciel où il jouit de la gloire des bienheureux.” S'il avait l'amour des pauvres, Frà Angelico avait encore à un plus haut degré l'amour des âmes ; il obtint du prieur l'autorisation de se rendre aussitôt à la prison. Il y courut avec les ailes de la charité et montra l'ordre du Pape qui suspendait l'exécution.

Il se fit introduire dans ce qu'on appellerait aujourd'hui la cellule du prisonnier, maintenant qu'on a transformé tant de nos antiques abbayes en maisons de détention.

Argyropoulos se montrait grave et sombre, toujours vêtu de sa robe rouge et de son turban blanc, dans une majesté tout orientale. Il était assis sur son tas de paille dans l'attitude du roi Salomon sur son trône. Le dominicain, avec sa robe blanche et sa figure angélique, ressemblait à un de ces beaux lys qu'il a peints si souvent dans la main de l'ange de l'Annonciation, un de ces lys des champs dont le Sauveur lui-même a dit que Salomon, dans toute sa gloire, n'était pas revêtu comme l'un d'eux.

Frà Angelico, sans rien dire d'abord, s'arrêta à l'entrée pour se mettre à genoux et prier Dieu de guérir cette âme ulcérée. Un rayon de soleil, qui venait obliquement de l'unique fenêtre, illuminait sa tête nue et rasée, et lui donnait l'aurole anticipée des bienheureux.

Le Grec contemplait, avec étonnement, cette apparition lumineuse